413. Londres, Mercredi 16 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

Ambassade à Londres, Diplomatie, Discours du for intérieur, Politique, Politique (Internationale)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1840-09-16
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitJe ne me suis pas couché à 9 heures, mais je me réveille de grand matin. Mes vendredi et mardi conviennent beaucoup aux diplomates. Ils y étaient tous hier. Sauf ce pauvre comte de Björnstjerna qui attendait encore hier matin le bateau de Hambourg et sa femme.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 523/203-204

Information générales

LangueFrançais
Cote1156, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6
Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
413. Londres, Mercredi 16 septembre 1840
6 heures et demie

Je ne me suis pas conché à 9 heures, mais je me réveille de grand matin. Mes vendredi et mardi conviennent, je crois beaucoup aux diplomates. Ils y étaient tous hier sauf ce pauvre comte de Björnstjerna qui attendait encore hier matin le bateau de Hambourg et sa femme. Elle est enfin arrivée hier soir. Il me l'a fait dire par un petit comte de Mörner, joli jeune homme qui barbouille comme je n'ai jamais entendu personne barbouiller. Ils ont beaucoup joué, au Whist, et moi un peu. J'admirais, en remontant dans ma chambre, avec quelles choses et quelles paroles on peut remplir trois heures. Ils sont comme les vôtres, ils croient à la paix ; les uns d'une façon qui me plaît, les autres d'une façon qui me déplaît. Il y en avait là deux qui faisaient pitié à voir, pour leurs propres affaires, Alava et Moncorvo ; ne sachant pas s'ils étaient les ministres de quelqu'un ne recevant rien, ni nouvelles, ni argent, pas de nouvelles depuis bien des jours, pas d'argent depuis bien des mois. Ils jouaient tout de même au Whist. Lord Palmerston est revenu hier matin. Je l'ai vu à 5 heures et demie au moment où ils venaient d'échanger les ratifications. Les tables étaient encore là, les grands papiers, les bâtons de cire. Neumann, Schleinitz et Brünnow sont sortis devant moi de son Cabinet. Brünnow est très changé, et il a l'air consterné d'être si changé. Il a eu un quasi-choléra. J'ai passé une demi-heure avec Lord Palmerston très doux, ne voulant de querelle sur rien. Il m'a abandonné les consuls tout-à-fait Napier à moitié. Aux autres, il promet toujours un succès certain, prempt, pas le moindre vrai danger. Avec moi il n'argumente plus, il ne prédit plus. Nous avons l'air d'attendre tous deux que Dieu donne raison à l'un des deux. Il reste ici, pour quinze jours au moins. Lady Palmerston est revenue avec lui. Vous a-t-elle écrit ?

2 heures
Je n'ai rien encore ce matin. J'ai encore une chance. Je l'attends. Attendre, et attendre une chance, que cela me déplaît ! Quel ennui de ne pouvoir tout faire tout rondement ? Je suis aujourd'hui comme on était autour de vous samedi dernier, noir et inquiet. Je crains des malheurs et des fautes, les pires des malheurs, car elles en sont et elles en font. Je pense beaucoup dans ma solitude. J'entrevois dans la situation la plus périlleuse, une bonne conduite possible, très bonne, mais si difficile, si difficile ! Et puis, je ne sais pas bien l'état, l'état réel des esprits en France, ce qui est bien quelque chose dans la question. Mon instinct est que le bon parti ne veut pas la guerre. Et qu'il aurait la force de l'empêcher s'il en avait l'esprit et le courage. Je suis très perplexe. Mal double pour moi, car la perplexité, fort pénible en elle-même, est de plus contre ma nature. Je ne reste jamais longtemps perplexe. Je viens de répondre à lord Grey. 3 heures et demie Là voilà. Rien ne manque plus à ma journée de ce quelle peut avoir. Je suis moins noir qu'à 2 heures Je crois moins à la guerre, si elle venait, vous seriez malade, très malade. On est toujours à temps de se mieux porter si cela devient absolument nécessaire. Il faut commencer par être malade. Mais j'espère qu'il ne faudra pas. A présent que je vous ai vue comme je vous vois à présent, je vous quitte. J'envoie un courrier ce soir. Je vais à mes dépêches. Il fait froid aussi à Londres. J'ai du feu. En aurais-je à Paris ? Mad. de Tencin disait que la diversité de goût sur le froid, et le chaud avait

brouillé plus de ménages que toute autre passion. Croyez-vous ? En tout cas, ne vous refroidissez pas. Adieu, adieu. J'ai une sottise sur le bout des lèvres. Adieu

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 413. Londres, Mercredi 16 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-09-16.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/455

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 16 septembre 1840
Heure6 heures et demie
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionLondres (Angleterre)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

nois qu'
. Si elle
...ter. On
...ortes, si
. Il faut
...i j'espère

...omme je
Pouvoir
...dépêcher.
...u feu. En
...i disait
...ié) et le
...ays que
En tous
...oi. Adieu.
...res. Adieu.

---

413 Londres Mercredi 16 Septembre 1840
1156
6 heures et demie.

Je ne me suis pas couché à 1 heure, mais je me réveille de grand matin. Mes Vendredi, et Mardi conviennent, je crois, beaucoup aux diplomates. Ils y étaient tous hier, sauf ce pauvre Comte de Björnstjerna qui attendait encore hier matin le bateau de Hambourg et sa femme. Elle est enfin arrivée hier soir. Il me l'a fait dire par un petit Comte de Mörner, joli jeune homme qui barbouille comme je n'ai jamais entendu personne barbouiller. Ils ont beaucoup joué au Whist, et moi un peu. J'admirais, en remontant dans ma Chambre, avec quelles choses et quelles paroles on peut remplir trois heures. Ils sont comme les autres; ils tiennent à la paix; les uns d'une façon qui me plaît, les autres d'une façon qui me déplaît. Il y en avait là deux qui faisaient pitié à voir, pour leurs propres affaires, Alava et Moncorvo; ne sachant pas s'ils étaient les ministres de quelqu'un, ne recevant rien, ni nouvelles, ni

Argent, pas de nouvelles depuis bien des jours, pas d'argent depuis bien des mois. Ils jouaient tout de même au whist.

Lord Palmerston est revenu hier matin. Je l'ai vu à 5 heures et demie, au moment où ils venaient d'échanger les ratifications. Les tables étaient encore là, les grands papiers, les bâtons de cire. Neumann, Schleinitz et Brünnow sont sortis devant moi de son cabinet. Brünnow est bien changé et il a l'air content d'être si changé. Il a eu un quasi-choléra. J'ai passé une demi-heure avec lord Palmerston, très doux, ne voulant de querelle sur rien. Il m'a abandonné les consuls tout à fait, Napier à moitié. Aux autres il promet toujours un succès certain, prompt, pas le moindre vrai danger. Avec moi il n'argumente plus, il ne prédit plus. Nous avons l'air d'attendre tous deux que Dieu donne raison à l'un des deux. Il reste ici, pour quinze jours au moins. Lady Palmerston est revenue avec lui. Vous a-t-elle écrit ?

Je n'ai
chance. Je
chance, qu
de ne pouv
Je su
de vous
craint des
les malheu
Je peux b
dans la d
conduite po
si difficile
l'état, l'é
est bien qu
instinct est
guerre. Ce
s'il en av
très perplex
perplexité
plus cont
longtemps
Je vi

La vérité.

2 heures.

Je n'ai rien encore ce matin. J'ai encore une chance. Je l'attends. Attendre, et attendre une chance, que cela me déplait ! Quel ennui de ne pouvoir tout faire tout rondement !

Je suis aujourd'hui comme on était autour de vous samedi dernier, noir et inquiet. Je crains des malheurs et des fautes, les pires des malheurs, car elles en sont et elles en font. Je pense beaucoup dans ma solitude. J'entrevois, dans la situation la plus périlleuse, une bonne conduite possible, très bonne, mais si difficile, si difficile ! Et puis, je ne sais pas bien l'état, l'état réel des esprits en France, ce qui est bien quelque chose dans la question. Mon instinct est que le bon parti ne veut pas la guerre. Et qu'il auroit la force de l'empêcher s'il en avoit l'esprit et le courage. Je suis très perplexe. Mal double pour moi, car la perplexité, fort pénible en elle-même, est de plus contre ma nature. Je ne reste jamais longtems perplexe.

Je viens de répondre à Lord Grey.

3 heures et demie.

La voilà. Rien ne manque plus, à ma journée

---

des jours, pas,
jouoient tout

bien matin. Je
comment où
tation. Les
s papiers,
Schleinitz et
ui ne son
age! et il
! Il a eu
ne demi-heure
e voulant
andonné les
itié. Aux
ès certains
Danger. Avec
oit plus.
deux que
ex. Il reste
Lady
Vous a-t-elle

de ce qu'elle peut avoir. Je suis moins noir qu'à 2 heures. Je crois moins à la guerre. Si elle venait, vous seriez malade, très malade. On est toujours à temps de se mieux porter, si cela devient absolument nécessaire. Il faut commencer par être malade. Mais j'espère qu'il ne faudra pas.

A présent que je vous ai vue, comme je vous vois à présent, je vous quitte. J'envoie un courrier ce soir. Je vais à mes dépêches. Il fait froid aussi à Londres. J'ai du feu. En aurai-je à Paris ? Mad.e de Tencin disait que la diversité de goût sur le froid et le chaud avait brouillé plus de ménages que toute autre passion. Croyez-vous ? En tous cas, ne vous refroidissez pas. Adieu. Adieu. J'ai une sottise sur le bout des lèvres. Adieu.

G.

---

7 heures, m
hier Vendredi
beaucoup au
sauf le pa
attendait ou
Hambourg et
hier soir. Il
comte de
barbouille
personne. Ca
au Whist,
remontant
chose, et que
heures. Ils
à la paix
les autres d'
en avait là
pour leurs
ne sachant
quelqu'un,